

Theotime et Philothée

PUDEUR ET DISCRÉTION – 1

1. Quelle est la bonne exigence de discrétion par rapport aux autres ? Quels sont les dangers de se confier de manière imprudente (*attention aux réseaux sociaux*) ? Quels sont les dangers de s'enfermer au contraire dans le silence (*manque de communication, non-dits par trop grande discrétion*) ?

2. Quel équilibre dans la discrétion par rapport aux enfants faut-il viser ? Dans quelle mesure faut-il préserver leur intimité psychique et spirituelle, dans quelle mesure est-il légitime de s'en soucier ?

3. Quel vigilance convient-il d'avoir quant aux discussions devant de tierces personnes, notamment les enfants ? Quelle attention faut-il apporter au respect de la pudeur d'autrui, en se montrant indiscrets à leur égard ?

4. Quel exemple cherchons-nous à donner en terme de tenue vestimentaire ? Quels principes cherchons-nous à donner pour le choix d'un vêtement élégant et adapté ?

Prochain thème : la culture

Theotime et Philothée

PRÉSENTATION

Description : groupes de foyers souhaitant approfondir la spiritualité salésienne dans ses dimensions conjugale et familiale, par des TD mensuels en présence d'un aumônier, et vivant de cette spiritualité par la mise en œuvre d'une règle de vie.

Déroulement d'une soirée :

20h15 Chapelet et confessions.

20h40 Apéritif, topo de l'aumônier.

21h00 Dîner, en mettant en commun les réponses aux 4 questions du TD.

22h45 Choix d'un PEM et prière de conclusion

23h00 Fin

Rôle de l'aumônier : il veille à ce que chacun prenne la parole et à la rectitude doctrinale des échanges.

Prière des époux, de saint François de Sales

Ô Dieu, Vous nous avez donnés l'un à l'autre par le sacrement de mariage.

C'est Vous qui, de votre main invisible, avez fait le nœud du lien de notre mariage, en nous donnant l'un à l'autre.

Nous voulons nous chérir, non seulement d'un amour humain, mais aussi d'un amour très saint.

Car notre union ne s'étend pas principalement au corps, mais surtout au cœur : dans l'affection et dans l'amour.

Notre amour doit être si grand, que nous sachions nous respecter dans nos différences et savoir nous accepter pour les moments de joie ou de difficulté.

Seigneur, accordez-nous la grâce de cheminer tout au long de notre vie, la main dans la main, le regard tourné vers Vous pour l'épanouissement de notre amour, comme nous l'avons promis au jour de notre mariage. Ainsi-soit-il.

IDÉAL DE VIE

Chaque jour:

1. Oraison
2. Prière conjugale
3. Prière du soir en famille
4. Chapelet (en famille si possible)
5. Benedicite et grâces
6. Examen particulier sur le PEM

Samedi

Préparer la Messe de dimanche

Dimanche

Lecture spirituelle

1er vendredi ou 1er samedi

1. Confession
2. Messe
3. Adoration
4. Choix du PEM
5. Point en couple

Chaque année

WE de retraite

CHARTRE DES FOYERS

1. Assiduité : nous ferons l'effort de privilégier les réunions ThéoPhilo sur nos autres activités, sauf cas de force majeure.

2. Ponctualité : nous respecterons l'heure fixée tant pour le début que pour la fin de la soirée, par délicatesse des uns envers les autres.

3. Sérieux : La qualité des échanges du groupe tient surtout à la qualité de la préparation individuelle en amont... Nous prendrons le temps de lire les documents proposés et de réfléchir en couple à des pistes de réponses pour chaque question.

4. Écoute : nous laisserons un temps de parole à chacun, et les écouterons sans interrompre.

5. Respect : nous respecterons les avis des autres et leurs interrogations.

6. Discrétion : nous ne répéterons pas au-dehors ce que nous aurons entendu au cours de cette soirée sur l'intimité familiale des autres foyers.

7. Persévérance : nous ferons notre possible pour suivre la règle de vie et respecter le PEM.

AVOIR « HORREUR DE L'ORGUEIL ET DE LA VANITÉ »

Angélus du Pape François, 5 novembre 2017

Chers frères et sœurs, bonjour !

L'EVANGILE d'aujourd'hui (cf. Mt 23,1-12) se déroule dans les derniers jours de la vie de Jésus, à Jérusalem ; des jours chargés d'attentes et de tensions. D'un côté Jésus adresse des critiques sévères aux scribes et aux pharisiens, et de l'autre il laisse des consignes importantes aux chrétiens de tous les temps, donc à nous aussi.

Il dit à la foule : « Les scribes et les pharisiens enseignent dans la chaire de Moïse. Donc, tout ce qu'ils peuvent vous dire, faites-le et observez-le ». Cela veut signifier qu'ils ont l'autorité d'enseigner ce qui est conforme à la Loi de Dieu. Cependant, tout de suite après, Jésus ajoute : « Mais n'agissez pas d'après leurs actes, car ils disent et ne font pas. » (v. 2-3). Frères et sœurs, tous ceux qui ont une autorité, autant civile qu'ecclésiale, ont le défaut fréquent d'exiger des choses, même justes, qu'eux-mêmes ne mettent pas d'abord en pratique. Ils mènent une double vie. Jésus dit : « Ils attachent de pesants fardeaux, difficiles à porter, et ils en chargent les épaules des gens ; mais eux-mêmes ne veulent pas les remuer du doigt. » (v. 4). Cette attitude est un mauvais exercice de l'autorité, qui au contraire devrait tirer sa première force du bon exemple, pour aider les autres à pratiquer ce qui est juste et nécessaire, en les soutenant dans les épreuves que l'on rencontre sur le chemin du bien. L'autorité est une aide, mais si elle est mal exercée, elle devient accablante, elle ne laisse pas grandir les personnes et crée un climat de méfiance et d'hostilité et même conduit à la corruption.

Jésus dénonce ouvertement certains comportements négatifs des scribes et des pharisiens : « ils aiment les places d'honneur dans les dîners, les sièges d'honneur dans les synagogues et les salutations sur les places publiques » (vv.6-7). C'est une tentation qui correspond à la suffisance humaine et qu'il n'est pas toujours

facile de vaincre. C'est l'attitude de vivre seulement pour l'apparence.

Puis Jésus donne les consignes à ses disciples : « Pour vous, ne vous faites pas donner le titre de Rabbi, car vous n'avez qu'un seul maître pour vous enseigner, et vous êtes tous frères. [...] Ne vous faites pas non plus donner le titre de maîtres, car vous n'avez qu'un seul maître, le Christ. Le plus grand parmi vous sera votre serviteur » (vv. 8-11).

Nous, disciples de Jésus, nous ne devons pas chercher des titres d'honneur, d'autorité ou de suprématie. Je vous dis que personnellement, je souffre de voir des personnes qui vivent psychologiquement en courant après la vanité des titres d'honneur. Nous, disciples de Jésus, nous ne devons pas le faire parce qu'entre nous il doit y avoir une attitude simple et fraternelle. Nous sommes tous frères et sœurs et nous ne devons en aucune façon écraser les autres. Les regarder ainsi [de haut], non, nous sommes tous frères. Si nous avons reçu des qualités du Père céleste, nous devons les mettre au service des frères, et non pas en tirer profit pour notre satisfaction et notre intérêt personnel. Nous ne devons pas nous considérer supérieur aux autres ; la modestie est essentielle pour une existence qui veut être conforme à l'enseignement de Jésus, qui est doux et humble de cœur et qui est venu non pour être servi, mais pour servir.

Que la Vierge Marie, « humble et plus haute que toute créature » (Dante, Paradis, XXXIII, 2), nous aide, par son intercession maternelle, à avoir horreur de l'orgueil et de la vanité, et à être dociles à l'amour qui vient de Dieu, pour le service de nos frères et pour leur joie, qui sera aussi la nôtre.

COMMENT LA PUDEUR NOUS LIBÈRE DE LA TYRANNIE DES ÉMOTIONS

Jean-François Thomas, sj - publié le 19/08/19

La pudeur, qui n'est pas une vertu, est d'abord la crainte de troubler l'intimité sacrée d'autrui en exposant la sienne. Aujourd'hui, le dévoilement sans limite des émotions conduit à tous les abus, à toutes les manipulations et à toutes les vanités.

PARMI toutes les vertus et les valeurs mises à mal à notre époque, la pudeur est sans doute en tête de liste. Elle a très mauvaise presse depuis longtemps, et tout particulièrement la révolution de 1968. Le mot, dans son sens actuel, n'était apparu

dans la langue française qu'au XVI^e siècle, ceci non point par hasard mais justement au moment où les normes gérant l'exercice de la pudeur étaient en train de changer. L'impudeur contemporaine occidentale embrasse un champ bien plus large que celui de la nudité ou de la sexualité. Elle affecte pratiquement tous les domaines de l'existence, et elle touche, sans discrimination, toutes les couches de la société, n'épargnant point ceux qui, jusqu'à une époque récente, étaient vus comme des piliers de la défense et de la pratique de la pudeur, à savoir les catholiques et les chrétiens.

L'EXHIBITIONNISME AMBIANT

La situation n'est pas neuve. La dégringolade commence lorsque l'homme décide soudain de se mettre au centre du monde, de se contempler, de s'admirer, et de désirer les autres pour assouvir ses plaisirs de tous ordres. Le convoi s'emballé cependant lorsque chacun se construit sa bulle sans se soucier de la présence des autres. Céline, à la plume pourtant osée, se plaignait déjà, dans une Lettre à Jean Lestandi : « Ah ! qu'il est donc difficile de faire apprécier la pudeur, par les temps qui courent, où l'Obscénité tient bazar, où tout l'Olympe racole au Cirque ! » La pudeur ne regarde pas seulement ou d'abord le corps. Il ne suffit pas de déclamer : « Cachez ce sein que je saurais voir ! » pour échapper à l'exhibitionnisme ambiant, cela qui a fait tomber les frontières de toute retenue et de toute courtoisie. Il suffit de regarder une de ces émissions de télévision

où les candidats de jeux ou de programmes de télé-réalité s'exposent sans vergogne, racontant par le détail tous leurs fantasmes, toutes leurs turpitudes, tout cela affiché avec une sorte de vanité qui se veut provocante mais qui n'est que pitoyable. Il suffit de marcher dans la rue ou d'emprunter un transport public, pour être le témoin, involontaire, d'un manque total de retenue et de discrétion : les conversations téléphoniques sur portable assénées avec force, y compris celles qui touchent des registres très personnels et intimes. Il suffit de constater que toutes les tenues vestimentaires sont désormais possibles, dans n'importe quel lieu, y compris les plus sacrés. Il suffit de passer sur une plage, y compris les plus familiales, pour découvrir que les chairs s'exposent au rythme où les esprits se dénudent.

LA PUDEUR EST D'ABORD UNE RÉSERVE

L'animal et le jeune enfant sont au naturel. Ils ne sont pas conscients de ce qu'ils font et ne sont donc pas responsables de leurs attitudes. La pudeur, dans l'expression, dans l'attitude, dans le vêtement, dans le sentiment, est le résultat d'un long apprentissage qui n'est

pas l'imposition de l'hypocrisie ou de la pudibonderie, mais qui élève l'âme et qui éduque l'esprit, ceci afin de vivre avec autrui dans une plus grande harmonie. Le pire est peut-être l'impudeur des sentiments et des émotions. Les faits divers nous montrent combien nous

sommes abîmés dans ce registre: nous affichons les réactions les plus grossières, même et surtout sous l'œil des caméras. La pudeur est d'abord une réserve. Elle n'est point une oppression. Elle met de l'ordre et de l'harmonie

À L'ORIGINE DU SAVOIR-VIVRE

La mythologie grecque met en scène Pénélope qui doit choisir entre Ulysse et Icarios son père. Troublée, elle se couvre le visage de son voile, et Icarios va ériger un temple à la Pudeur sur le lieu de l'événement. Platon l'associera à la justice car elle est obéissance à des normes qui, si violées, conduisent à des sanctions. Aristote, dans sa Rhétorique, soulignera le fait que la pudeur est d'abord la crainte du regard d'autrui sur une action mauvaise, crainte qui croît en fonction de la familiarité avec cet autre. Cela dépasse largement le cadre de la nudité et du sexuel. À partir de Cicéron, le sens devient plus restreint et il est celui qui focalise la pudeur sur les parties

là où, instinctivement, régnerait le désordre et le chaos. L'habileté des impudiques est de réduire la pudeur à une charte vestimentaire. Depuis la plus haute antiquité, elle est bien plus que cela.

du corps chargées des nécessités vitales, ceci dans le De Officiis. Jusqu'au haut Moyen Âge, la pudeur demeure réservée à la morale des gestes, avec une recherche du juste équilibre, du sens de l'honneur. Cela englobe bien sûr la chasteté qui doit être l'empreinte du chrétien, tout en la dépassant et en s'appliquant à régler de façon équilibrée tous les comportements en société. D'une telle conception va surgir le code du savoir-vivre, règles communes qui rendent les relations agréables, empreintes de courtoisie, de délicatesse. Ce fut cette pratique de la pudeur qui instaura une partie de la réputation de la France jusqu'au XVIIIe siècle.

L'EXALTATION DU BON SAUVAGE

Cet héritage a été largement perdu depuis des décennies et le processus s'accélère. Saint Thomas d'Aquin avait montré que la pudeur n'est pas une vertu en elle-même car elle est avant tout la crainte de commettre un acte honteux et que la vertu est à l'abri d'un tel danger, mais elle aide à la pratique de la vertu (Somme théologique, IIa-IIæ, qu.144). Le retournement commence à s'opérer avec l'exaltation du Bon Sauvage, qui serait innocent, au XVIIIe siècle. La Révolution française va finir par tout pervertir, puisque les plus sanguinaires, comme Robespierre, versèrent le sang au nom d'une Vertu suspendue par elle-même dans un ciel de ténèbres. Il n'est donc pas étonnant que la réaction bourgeoise du XIXe siècle ne retienne de la pudeur que ce qui a trait au corps. Il est de bon ton, aujourd'hui, de dénoncer ce qui est considéré comme de

l'hypocrisie et une simple convenance sociale. Il n'empêche que la maîtrise des émotions et des passions, mise à mal par le romantisme, permettait des rapports plus simples entre les personnes qu'une constante exposition sentimentale de son intimité. Il était d'usage de ne livrer ses sentiments et son cœur qu'au véritable ami et non pas à la terre entière. Les réseaux « sociaux » sont, dans ce domaine, catastrophique car ils ont érigé l'exhibitionnisme en règle commune. Chacun y expose les moindres détails de son intimité et de sa vie personnelle, y compris les menus de ses repas, ses achats, ses sautes d'humeur et ses opinions sur tout et son contraire. La brèche ainsi tracée conduit à tous les abus, à tous les mensonges, à toutes les manipulations et à toutes les vanités.

SAVOIR DEMEURER SILENCIEUX

Une rééducation à la pudeur passe d'abord par l'exercice qui consiste à respecter les autres en ne leur imposant pas nos émotions, nos attitudes, nos opinions. Nous devrions demeurer silencieux en bien des occasions. De même, il y a impudeur manifeste à vouloir connaître la

vie de l'autre, par curiosité, sans y être invité. Violer son intimité est un crime. L'exposer en public encore plus. Le monde intérieur de chaque personne n'appartient qu'à Dieu et à ceux auxquels l'intéressé veut bien ouvrir la porte. Oublier ce principe de base est se

condamner à suivre le mouvement ambiant contemporain pour lequel nulle borne n'est permise. Tout doit être un vaste champ ouvert s'offrant sans pudeur à tous les passants. Le Christ nous a appris à cultiver cette réserve, cette discrétion en toutes choses. Rien ne doit être étalé, sinon c'est le risque de l'avachissement des chairs et des âmes. René Girard écrivait que « chacun aspire à se sentir victorieux dans un univers où tout le monde est en déroute. » L'impudeur moderne, celle qui ne cache ni la peau ni l'âme, est une arme du démon pour pousser les hommes à se poser les uns contre les autres en abandonnant tout respect vis-à-vis du périmètre sacré qu'est la vie de chacun. Le débraillé et le provocant de la tenue vestimentaire sont révélateurs d'un état d'esprit qui va bien plus loin que la nudité des

corps. S'exposer en toutes circonstances, sans vergogne, est une marque éminente d'égoïsme et de mépris.

Il serait temps que les baptisés, revêtus de l'habit blanc de la pudeur chrétienne, retrouvent leur bon sens et cessent d'épouser les travers du monde qui les pousse à oublier toute réserve, y compris parfois dans leur manière de prier publiquement. Les excès d'expression sont des agressions contre le silence divin. Le bon goût et l'équilibre doivent régner dans notre vie spirituelle. L'Antéchrist ne recule devant aucun excès. Son impudeur est à l'échelle de ses ambitions et il tient en laisse tous ceux qui exhibent leur moi et leur nombril à la face du monde.

JOSEPH, LE PÈRE PUDIQUE

Homélie de Mgr Dominique Rey, Sanctuaire du Bessillon à Cotignac, 16 mars 2013

LE 7 JUIN 1660, un jeune berger provençal de 22 ans, Gaspard Ricard, sur ce lieu du Bessillon, bénéficia d'une apparition de saint Joseph, qui l'interpellait ainsi : « je suis Joseph, soulève la pierre et tu boiras ».

Notre diocèse a cet extrême privilège d'avoir accueilli les seuls mots prononcés par Joseph, et que l'Église a authentifiés. Louis XIV l'année suivante, le 19 mars 1661, 10 jours après son accession au trône et après avoir pérégriné à Cotignac, consacra la France à saint Joseph.

Comment pourrions-nous caractériser cette belle figure biblique de Joseph ? Cet homme silencieux et caché. Je pourrai définir sa psychologie spirituelle par un seul trait : la pudeur.

Notre monde est « voyeuriste ». Tout doit se montrer, et tout se dire en permanence. Le succès des télé-réalités, le règne de l'extimité, lorsqu'on affiche son intimité et ses états d'âme sur les réseaux sociaux, la surexposition médiatique de ses émotions et de l'image de soi... témoignent de l'impudeur. L'invasion des écrans plats relève, non seulement d'une

prouesse technologique, mais aussi d'une révolution optique : l'image devient source de lumière, d'où la fascination qu'elle exerce. La science donne ainsi à l'impudeur les moyens de son emprise.

L'impudeur, on la trouve, non seulement sur les moyens de communication sociale, mais aussi dans la rue par des modes vestimentaires indécents pour exciter le regard, dans la manière de mettre en scène son corps. L'impudeur touche aussi le monde artistique, jusqu'à porter atteinte à l'image de la personne, ou à la caricaturer. L'impudeur touche encore le monde médical, lorsque le patient ou le vieillard n'est plus considéré pour lui-même mais à travers sa maladie, son handicap, ses organes défaillants... L'impudeur, c'est l'instrumentalisation du corps, sa réduction à la seule fin de jouissance et de marchandisation.

Au contraire, Joseph nous offre le témoignage de la pudeur. Une pudeur faite de silence, de réserve naturelle et de recueillement. Joseph préserve l'intimité de son fils adoptif, Jésus. Il respecte l'altérité de Marie son épouse, dans

le mystère de sa conception virginale et de sa maternité divine. La pudeur de Joseph enveloppe la Sainte Famille et la protège.

Cette pudeur de Joseph n'est ni la honte qui exprime un dégoût de soi, ni la pudibonderie, ni la pruderie qui affecte une réserve hautaine. La pudeur de Joseph est la garantie du mystère qui éclot en lui, le mystère de sa propre élection. Elle est la modification des sens, l'antidote de la vanité, la source de sa chasteté, le repli de sa prière. Il y a quelque chose dans la Sainte Famille qui ne sera jamais pleinement connaissable et maîtrisable. Une part de secret qui réclame un effacement, et dans lequel se nichent, et la liberté de Dieu qui appelle, et la liberté de la réponse : l'amen de Jésus et le fiat de Marie. L'un et l'autre, Jésus et Marie, trouvent refuge dans la pudeur de Joseph.

Non seulement Joseph a pratiqué la pudeur, mais il nous l'enseigne. A son école, j'apprends que le secret de mon âme ne sera jamais accessible à autrui, que le mouvement de retour sur soi rencontre une présence vivante que j'abrite, celle de Dieu ; présence intérieure et trinitaire qui justifie ma vie et qui est le point de départ de ma prière.

L'attitude pudique à laquelle nous éduque Joseph, au contact de Marie et de Jésus, c'est aussi la délicatesse de rencontrer l'autre, sans l'accaparer. Joseph nous apprend que l'on peut aimer sans posséder. Cette abstinence de Joseph est faite d'écoute, d'attention intense vis-à-vis de Marie et de l'enfant Jésus qui lui a été confié. Cette modestie est une expression de la charité. La pudeur protège de la mainmise, de la prétention envahissante de tout savoir de l'autre, ou de tout dévoiler de soi-même. Elle est fille de l'obéissance. Elle atteste le primat de la grâce, et de la transcendance de Dieu. Elle est docilité face aux initiatives du Seigneur. La pudeur est l'humilité d'accepter que l'Esprit-Saint nous précède sur des chemins que nous n'avons pas balisés.

En respectant le projet de Dieu à l'égard de Marie, jusqu'à consentir à se rétracter en toute discrétion (en la répudiant en secret), Joseph apporte un démenti à une virilité qui excluait la féminité, à une virilité masochiste, une volonté de puissance qui n'intégrerait pas la part de délicatesse et de fragilité que réclament son épouse et son enfant nouveau-né. Toutes les formes de totalitarisme qui ont ensanglanté le

20ème siècle se sont nourries de l'exaltation de cette virilité dominatrice et destructrice qui conduit inexorablement à la déshumanisation parce qu'elle bannit la fragilité. Joseph nous parle de pudeur mais aussi de paternité. Les psychologues évoquent souvent la crise actuelle de la paternité.

Lorsqu'on regarde l'évolution profonde de la société, on constate, non seulement un vieillissement considérable de la population européenne (dans 20 ans, 1 personne sur 3 aura plus de 50 ans), avec toutes les conséquences économiques et sociales que cette séniorisation implique, mais aussi, et paradoxalement, une puérilisation de l'homme contemporain. Dans un monde frappé par « l'éclipse de Dieu » (Benoît XVI), cette infantilisation se caractérise par l'illusion de la toute puissance, de la souveraineté de l'individu, et par la recherche de la satisfaction immédiate et narcissique des désirs. Il y a infantilisation, car la figure du père s'est éloignée. Le père s'est désengagé. Il est ailleurs. Il est quelquefois devenu le grand frère, le confident plus que le référent. Ou au contraire, son autorité a viré en autoritarisme. C'est le père cruel qui exerce la violence et la coercition, le père castrateur ou fouettard qui aliène et écrase.

Cette crise de la paternité est sur un fond de montée en puissance du « maternage », de besoin de « cocooning », de relations chaudes et fusionnelles. En s'adossant sur la théorie du genre, de nombreuses études fleurissent des études sur le déclin de la masculinité. Je pense au livre d'Anne-Marie Slaughter, « La fin des hommes », ou à la thèse d'Hanna Rosin « Le temps des femmes », ou encore à l'émergence de la culture androgyne. Il y a déjà quelques années, le film « Trois hommes et un couffin », présente des pères qui câlinent, usurpant à la mère son rôle. Ces images détériorées de la paternité s'expliquent en partie par le brouillage des identités sexuelles. Elles sont porteuses de germes de violence, de névroses et de pathologies. Elles induisent l'homosexualité. Elles détériorent également l'image de Dieu qui est un Père.

Joseph de Nazareth nous invite à réhabiliter l'identité masculine du père. La maternité est un acte d'incarnation, la paternité est un acte d'adoption. La mère « connaît », c'est-à-dire, étymologiquement, c'est d'elle que l'enfant naît.

Le père, lui, « reconnaît ». Le père bénit l'enfant. Il lui révèle et lui confirme son unicité, sa distinction. Car la vocation du père est de nommer, c'est-à-dire de donner une identité. Par l'imposition du nom de famille, il transmet l'héritage ; par la désignation du prénom, il signifie la singularité. La femme qui vit l'extraordinaire aventure de l'engendrement physique, porte en elle une certitude à laquelle le père n'aura jamais pleinement accès. Car toute maternité est à dominante d'intériorité. Elle est sécurisante et nourrissante. Quelque part, l'enfant gardera toujours la trace, parfois la nostalgie, des entrailles qui l'ont hébergé. Le père, lui, souligne la séparation. Le père engendre de l'extérieur. Sa mission, c'est d'initier son fils à la vie sociale par des apprentissages et par des rites. Initier implique d'inscrire l'enfant dans une lignée, une histoire, une antécédence. C'est pourquoi l'Évangile de Matthieu évoque la figure de Joseph à l'intérieur d'une généalogie. Tout autant qu'un espace d'expérience de l'altérité, la cellule familiale est un lieu de mémoire, une mémoire tellement indispensable dans un monde amnésique qui a perdu ses racines. Le drame du projet de loi actuel sur l'adoption d'enfants par des couples homosexuels est, non seulement de priver l'enfant de l'altérité sexuelle dissymétrique des parents, tellement nécessaire à sa construction psychique, mais aussi de l'amputer de l'accès à son origine, à la généalogie qui constitue son identité.

Joseph assume pleinement cette diaconie de la transmission. Il apprendra à Jésus adolescent, le métier de charpentier. Il lui enseignera, comme à tout enfant juif, la Tora, la loi divine... Cette loi qui redit à l'homme sa limite, la frontière qui le sépare de Dieu et, en même temps, qui l'unit à autrui, cette loi qui rappelle à chacun les principes d'humanité et de sociabilité. En effet, la loi ordonne l'enfant à l'objectivité de la raison, à dépasser le sentiment, à s'exonérer du narcissisme et de la relation fusionnelle avec la mère.

Comme tout père, la mission de Joseph sera de promouvoir l'envol de son enfant dans l'aventure de la vie afin qu'il devienne sujet de sa propre histoire, qu'il apprivoise sa singularité, qu'il s'ouvre à l'avenir et aux autres, à son destin d'homme. Et cet engendrement est douloureux, comme le rapporte la scène du recouvrement.

Le propre de la paternité est d'exercer l'autorité. Autorité au sens étymologique, c'est faire « grandir ». Cette fonction paternelle n'est pas innée. On naît d'abord fils, on devient père plus tard. Éduquer, ne serait-ce pas apprendre à un fils à être fils, afin qu'il ait des chances un jour, de devenir père ? On pourrait ainsi comprendre, au sens pédagogique, cette parole de Jésus : « Nul ne va au Père, si ce n'est par le Fils » (Jn 14,6). Trop d'exemples actuels témoignent que l'on peut entraver le lent travail d'élaboration psychologique et spirituel de la maturité d'un jeune. On peut voler à un jeune son enfance en le traitant trop tôt comme un adulte, en l'exemptant de la loi qui ordonne la raison en vue du bien commun, en renonçant à la discipline et à l'effort constructeur qui permet d'accéder au réalisme du quotidien et à l'altérité.

Joseph a exercé sa tâche paternelle dans l'abnégation, à partir d'un double renoncement : en premier lieu, un renoncement à la paternité naturelle vis-à-vis de Jésus qui n'est pas engendré de sa chair ; en second lieu, un renoncement à l'union charnelle vis-à-vis de Marie, puisqu'elle a conçu sans lui, par l'opération du Saint Esprit. C'est à l'intérieur de ce double renoncement que Joseph devient le père nourricier du Fils du Père éternel. En Jésus, Dieu a voulu obéir à un homme. Jésus obéit à Joseph qui lui-même, obéit au Père. Joseph connaissait la supériorité de son inférieur. Et c'est à l'intérieur de cette connaissance que se niche sa profonde humilité.

En lui conférant le nom de Jésus, comme le rapporte St Matthieu (première annonce de la Bonne Nouvelle) ; en faisant couler les premières gouttes de sang de Jésus lors de sa circoncision, en prélude à sa Passion ; en sauvant l'auteur du salut de la colère d'Hérode par la fuite en Egypte. Joseph initie providentiellement son fils adoptif à sa mission rédemptrice, à sa vocation sacrificielle et sacerdotale. Mais il exerce cette mission prophétique toujours à l'arrière scène en s'effaçant de plus en plus, comme à reculons, jusqu'à ce que le Christ prenne toute la place, jusqu'à ce que, comme le Baptiste, il disparaisse tout à fait de l'Évangile alors que Jésus entre dans son ministère public.

A ceux qui l'aiment, Dieu n'est pas simplement présent en eux. Il est encore « manifesté »

à travers eux. Quelque chose de lui devient visible aux autres à partir de l'étincelle de son amour qui palpète dans le cœur de ses témoins. Ainsi Joseph, qui s'est approché si près de son

Fils, réfracte jusqu'à nous la lumière de Jésus. En ce jour, la foi de Joseph nous parle de la pudeur de Dieu et de son infinie paternité.

LES ENJEUX DE LA PUDEUR

Article du blog TeenStar

DANS nos parcours TeenSTAR, on aborde avec les jeunes la question de la pudeur en cherchant à ne pas réduire cette notion à une affaire de longueur de jupe ou de largeur de bretelles de débardeur.

En effet, la pudeur n'est pas qu'une affaire de conventions, elle est bien plus que ça.

Alors que notre société se caractérise par une forme d'exhibitionnisme s'exprimant notamment à la télévision et sur les réseaux sociaux (mode du *selfie* et de la *story*), société dans laquelle la mise en scène et mise à nu de soi est la règle, comment penser la pudeur et comment en parler avec nos jeunes ? La pudeur est-elle acquise ou innée, universelle ou variable selon les lieux et les époques ?

La pudeur vient du latin « pudor » qui signifie « sentiment de réserve, de retenue, sentiment moral, honneur ». Bien avant l'avènement du christianisme, elle est élevée au rang de vertu par Platon et Aristote. Si la vertu est « la juste mesure entre deux excès », elle est donc étrangère à la pruderie. Distincte aussi de la décence qui correspond à des règles édictées par une instance extérieure et très variable selon les lieux et les époques. La pudeur, elle, obéit à des lois générales mais se construit de manière personnelle chez chacun de nous.

La Bible raconte dans la Genèse ce passage où Adam et Ève, premiers parents de l'humanité, se rendent compte de leur nudité après avoir désobéi à Dieu. « Alors leurs yeux à tous deux s'ouvrirent et ils connurent qu'ils étaient nus ; ils cousirent des feuilles de figuier et se firent des pagnes. » Découvrant leur nudité et simultanément l'altérité, ils sentent instinctivement qu'il faut désormais cacher ce corps nu au regard de l'autre et en premier lieu aux

yeux de Yahvé. Ainsi, en entendant le pas de Yahvé dans le jardin d'Eden, Adam lui répond « j'ai eu peur parce que je suis nu et je me suis caché ». C'est la reconnaissance de sa nudité autant que celle de sa vulnérabilité, associée au regard de l'autre, qui produit la pudeur. Ce passage invite à penser la pudeur comme étant un sentiment, une énergie, qui s'inscrit dans l'Homme au moment où il se différencie du grand tout dans lequel il était baigné ; quand il sort de la béatitude originelle. Cela signifie qu'il faut donc d'abord être séparé de l'autre, pour expérimenter la pudeur. Ainsi la reconnaissance de soi, de son manque, de sa vulnérabilité permet l'ouverture à l'altérité. Le vêtement marque cette frontière entre soi et le monde qui m'entoure et recouvre cette vulnérabilité.

Dans un autre texte fondateur des civilisations occidentales, l'Odyssée d'Homère, Ulysse, guerrier valeureux, condamné à errer sur les mers avant de rentrer chez lui, échoue sur l'île de la déesse Nausicaa. Il est réveillé par des voix féminines et s'interroge alors : « suis-je donc par hasard à proximité d'hommes doués de la parole ? ». Se rapprochant d'une terre civilisée et réintégrant ainsi l'humanité, Ulysse prend soin de se couvrir, « sa robuste main avait cassé dans l'épaisseur du bois une branche feuillue, afin de cacher tout autour de son corps sa nudité de mâle ». Ce texte met en valeur un autre aspect de la pudeur comme vertu, non plus dans un sens de juste mesure, mais dans le sens de rendre plus humain, d'humaniser. La pudeur, en effet, humanise, nous distingue des animaux qui eux, n'ont pas ce sentiment de pudeur et ne se cachent pas des regards pour soulager leurs besoins ou se reproduire.

La pudeur se présente donc comme une protection, une digue contre la honte, elle se définit comme «la crainte de quelque chose de honteux» (Saint Thomas d'Aquin). Elle préserve un espace intime de l'intrusion de l'autre ou du regard de l'autre. Elle voile. La pudeur institue une zone limite entre moi et l'autre, elle fait bord. La pudeur est potentiellement prête à éclore chez chaque personne mais elle n'est pas donnée d'emblée; elle se construit, s'édifie sous l'effet de facteurs internes et externes, tel que l'éducation/les relations parents-enfants.

Serge Tisseron, psychologue psychanalyste, affirme que la pudeur s'apprend par imitation par le biais de l'identification aux comportements pudiques de l'adulte. Ce qu'il entend par comportements pudiques, ce n'est pas tant la question de la nudité que la retenue dont le parent fait preuve peu à peu avec son enfant en jouant et embrassant le corps du nourrisson.

Autrement dit, un comportement pudique c'est le contraire de l'emprise, c'est l'acceptation maternelle du fait qu'il y a bien deux corps et deux psychés distincts.

Il est difficile de dater précisément l'apparition de la pudeur chez l'enfant. Cela dépend des enfants, de leur environnement socio-affectif, du bain culturel dans lequel ils sont élevés et de facteurs intrapsychiques. Si l'on reprend le mythe biblique d'Adam et Ève, la pudeur paraît lorsque le sujet se découvre nu. Se reconnaître nu et éprouver le besoin de se voiler/vêtir vient après avoir éprouvé le besoin – normal – de se montrer et de voir.

Des parents ont fait l'expérience de voir leur enfant prendre un certain plaisir à se balader tout nu à la maison devant le reste de la famille et il n'y a vraiment pas lieu de s'alarmer de cela, ni de réprimer ce mouvement dans la petite enfance.

Mais vient un moment où l'enfant se reconnaît comme être unique pourvu d'une intimité du corps et des sentiments. Il n'y a pas un âge précis, cela se fait selon le développement de chacun. Toutefois on pourra garder en tête le repère de la pré-puberté, moment auquel, si l'enfant ne voile pas lui-même sa nudité, les parents pourront l'inviter à le faire en lui redisant combien il est beau et unique et combien il est important de protéger son intimité corporelle et psychique.

Pour les parents, cela signifie aussi d'autoriser leur enfant à ne pas tout leur dire, c'est une véritable école de lâcher-prise. Laissons-leur avoir leur jardin secret qui viendra aussi nourrir cette compréhension de la nécessité de la pudeur.

La pudeur éclore ainsi et se conserve comme un trésor tout au long de la vie. Même entre les époux elle est nécessaire et instaure le temps du désir. Ainsi, la pudeur n'est pas synonyme d'absence de nudité. Mais elle ne réduit pas l'autre à son corps, elle remet un visage sur ce corps. En ce sens, le «regard désirant, peut être un regard pudique s'il ne fragmente pas car un corps fragmenté perd son unité et sa grâce». C'est le mécanisme de la pornographie dans laquelle «la représentation objective des êtres se substitue à l'évocation de leur présence». La pudeur est l'alliée du désir quand elle porte en elle les germes d'une vraie rencontre. Elle «n'est pas une fuite devant l'amour, au contraire, elle est un moyen d'y accéder...».

Ainsi, la pudeur qui, à première vue, peut paraître une valeur négative, semble en réalité chargée d'une valeur positive. C'est plutôt le défaut de pudeur qui s'avère engendrer des conséquences négatives pour le sujet lui-même avant d'en avoir sur les autres. L'absence de pudeur dans les attitudes, les paroles ou l'usage des réseaux sociaux expose l'être humain à l'objectivation et au fait d'être entièrement transparent et vulnérable, c'est-à-dire à la merci d'autres malveillants qui le verront et l'utiliseront comme objet. La pudeur permet de conserver et protéger une dimension de mystère et d'énigme propre et indispensable à chaque être humain. Avec nos jeunes, évitons d'aborder le sujet de la pudeur avec des phrases qui commencent par «il faut ou il ne faut pas» mais tentons plutôt de leur montrer comment le voile de la pudeur qui voile et dévoile tour à tour, est garant d'une vraie rencontre avec l'autre dans laquelle chacun est appréhendé comme un être unifié.

LA PETITE VERTU DE DISCRÉTION

Mgr Chevrot, les petites vertus du foyer, 1949

AU DEVOIR de la sincérité dont je vous ai parlé, vous aurez apporté le correctif qu'il réclame, à savoir que « toute vérité n'est pas bonne à dire ». Je souscris volontiers à cette réserve, du moment qu'il s'agit du bien de la personne à qui l'on parle : en ce cas, la charité est une limite légitime ; mais si la vérité devait seulement attirer des ennuis à celui qui parle, ce ne serait pas toujours une raison plausible de se taire, et il se pourrait que la vérité fût bonne à dire, même à notre préjudice. Il reste hors de cause qu'on ne doit pas parler sans discernement, et l'art de discerner ce qu'il faut dire, ainsi que la manière de le dire font l'objet de la vertu de discrétion.

Encore une « petite » vertu, mais qui contribue puissamment à la paix du foyer. La vertu de discrétion consiste premièrement à ne pas vouloir tout connaître, et deuxièmement à savoir ne pas tout dire.

Foin des indiscrets qui cherchent à se renseigner sur tout auprès de tous et qui vous posent à brûle-pourpoint des questions en des matières qui ne les concernent pas ! Il est trop clair qu'on ne doit pas la vérité à ceux qui n'y ont pas droit, et qui pourraient, au surplus, faire un mauvais usage de la réponse qu'ils vous auraient arrachée. Le questionneur intempestif n'est pas fondé à se plaindre si vous avez éludé son coup de sonde poliment ou... brusquement. Toute famille a son histoire, ses projets, ses secrets qu'elle peut défendre contre la curiosité de ces sortes de cambrioleurs que sont les indiscrets.

Mais voici un cas plus délicat. Est-ce qu'au même foyer on peut avoir des secrets les uns pour les autres ? Je réponds que chacun y est obligé de respecter la vie personnelle des autres et de ne pas tenter d'en forcer l'accès. Il va de soi que lorsqu'un chef de famille est médecin ou avocat, il est rigoureusement lié par le secret professionnel, que nul ne doit chercher à découvrir. Convenez aussi qu'une femme, si tendrement qu'elle aime son mari, n'est pas autorisée davantage à lui faire part de la confiance d'une amie qui est venue

chercher auprès d'elle un conseil dans une affaire tout intime. De même que nous ne saurions disposer d'une somme d'argent que nous avons acceptée en dépôt, de même le secret que nous avons consenti à entendre ne nous appartient pas, il est la propriété de celui qui nous l'a confié ; nous n' avons pas le droit de le divulguer. Les parents peuvent avoir des secrets à l'égard de leurs enfants déjà grands ; mais l'inverse peut se produire, et ceci réclame beaucoup de tact de la part des parents.

Sans doute, dans les heures critiques que traversent parfois les adolescents, ils trouveront rarement, en général, des confidents plus attentifs et plus secourables que leur père ou leur mère. Encore ne voudront-ils se confier à eux que si les parents ne leur font pas subir un interrogatoire trop serré et s'ils ne se plaignent pas trop amèrement des silences prolongés de l'enfant qui grandit. Je dirais à ce dernier : « Allons, secoue-toi un peu, fais effort pour te mêler à la conversation de la table familiale. » Et je conseillerais aux parents : « Vous le voyez soucieux, maussade, votre intuition ne vous trompe pas, il a un secret. Que votre affection soit à la fois vigilante et patiente. Une interrogation trop directe l'emprisonnerait dans son mutisme. Attendez. Un mot le trahira bientôt. Ne le relevez pas tout de suite. Mais quand vous serez en tête à tête avec lui, demandez-lui doucement ce que ce mot signifiait. L'aveu viendra de lui-même. »

La bonne méthode est d'être soi-même ouvert et souriant, d'écouter toujours les autres — oh ! oui, il faut avoir soin d'écouter, — mais aussi de respecter leur silence. La confiance d'autrui est à la mesure de notre discrétion.

Est-il nécessaire d'ajouter que si les confidences ne se cherchent pas, c'est ensuite un devoir de justice de les garder jalousement pour soi ? Et ceci nous conduit au second aspect de la vertu de discrétion, dont nous avons de multiples occasions dans la vie de tous les jours, j'entends la précaution de ne pas dire inconsidérément tout ce qu'on sait.

Les anciens avaient fait de la discrétion une déesse. Sa statue la représentait les lèvres scellées, et ils l'avaient placée dans le temple de la joie. Ceci est très instructif, car la discrétion porte en elle-même sa récompense. Trop parler nuit, affirme un proverbe ; en revanche, on n'a ordinairement qu'à se réjouir de n'avoir pas trop parlé. L'apôtre saint Jacques déclare que l'homme capable de maîtriser sa langue est un homme parfait, mais il estime que cette maîtrise n'est pas chose commune. Tel était aussi l'avis de l'auteur du livre de l'Imitation : « Plus d'une fois, confesse-t-il, j'ai regretté de n'avoir pas gardé le silence. »

Assurément, un certain abandon est tout à fait de mise dans les conversations en famille. On doit pouvoir dire librement ce qu'on pense : encore faut-il prendre le temps de penser avant de parler. Et puis, même en famille, il est agréable à tous qu'on ne parle pas sans arrêt ; on goûte alors davantage peut-être le plaisir de se trouver réunis, tandis que chacun poursuit son occupation personnelle, qui la lecture, qui la couture, qui ses études. Se tenir, se reposer, travailler ensemble est déjà une des joies de l'amitié, beaucoup plus sensible quand on ne la trouble pas par des discours sans intérêt.

Néanmoins, spécialement en famille le plus souvent on parlera. Première précaution à prendre : se garder de répéter tout ce qu'on a appris au dehors, avant de l'avoir contrôlé soi-même. Naturellement, plus la nouvelle est inattendue, piquante, drôle, plus on a hâte et plus on a de plaisir à l'ébruiter. Attention à la réputation du prochain. Ne vous rassurez pas trop vite.

« Il n'y a pas de fumée sans feu », dites-vous. En général, il y a dans les racontars plus de fumée que de feu.

« Ce mot comique n'est pas très méchant ! Est-ce l'opinion de celui sur le dos duquel vous cassez si allègrement du sucre ? Le dard du moustique est moins épais qu'un cheveu : sa piqure n'a cependant rien d'agréable. Et seriez-vous flattés qu'on en usât de même à votre égard ? »

La discrétion oblige à discerner le vrai du faux dans l'histoire qu'on nous a racontée ; dans l'incertitude, ne la répétons pas ; renonçons plutôt à faire rire au détriment de la vérité et aux dépens des autres. Même si les faits

défavorables aux autres sont exacts, fussent-ils le secret de polichinelle, ne donnons pas de publicité à une faute. La théologie catholique a formulé, à propos de la médisance, une règle de haute sagesse : « On n'a le droit de parler des fautes et des défauts du prochain que lorsqu'on en a le devoir. » Oui, mettez les autres en garde contre l'influence fâcheuse ou les mauvais agissements d'un tiers. Dites alors ce que vous connaissez de science certaine, mais dites-le gravement, sans malice, uniquement dans l'intérêt de ceux que vous avez le devoir de protéger.

Enfin, la vertu de discrétion nous commande de ne pas dire aux autres ce qui leur causerait inutilement de la peine. Remarquez l'adverbe « inutilement ». Les parents doivent reprendre un enfant coupable ; entre frères et sœurs, on peut se signaler mutuellement ses défauts : cela fait partie de l'éducation. Si l'avertissement est public, qu'il soit bref et qu'on parle aussitôt d'autre chose. Mais le reproche sera plus efficace et moins humiliant s'il est fait en particulier. Jésus en personne nous en donne le conseil : « Si ton frère commet une faute, va le trouver et reprends-le seul à seul. »

En dehors de ces cas nécessaires de correction fraternelle, veillons à ne pas faire de peine à quelqu'un qui nous aime, même si, occasionnellement, il nous impatiente ou nous contrarie. Vous prétendez lui dire ses quatre vérités. Pourquoi quatre ? Je n'en sais rien, mais je sais bien que vous êtes en colère. Si vous voulez lui dire ses vérités, eh bien ! commencez par reconnaître toutes ses qualités : après cela, vous passerez au chapitre des défauts ; pendant ce temps, votre courroux sera tombé et vous saurez le reprendre très gentiment et pour un plus sûr profit.

Non, ne vous faites pas de peine dans ce foyer où vous avez tant d'autres motifs d'être indulgents les uns pour les autres. Vous vous taquinez, assurément. On ne taquine que ceux qu'on aime bien. Apprenez seulement à manier aimablement la taquinerie. Les meilleures plaisanteries sont les plus courtes : n'insistez pas sur ce petit travers, sur cette petite bévue. Il faut que votre victime soit la première à rire de votre réflexion. Arrêtez-vous dès que le rire commence à devenir jaune. Effacez la petite piqure avec une bonne marque de tendresse. Mais jamais — vous entendez, jamais

— surtout les plus âgés envers les plus jeunes, n'employez l'ironie. L'ironie blesse toujours et ses blessures sont profondes.

Vous vous récriez : « La cousine Berthe éprouve un besoin incoercible de chanter, et la malheureuse chante faux. Lui dirai-je qu'elle chante juste ? » Non, assurément, mais comme elle a mis tout son cœur à chanter (ou à exécuter) sa romance, dites-lui que cette romance est très jolie. Vous ne mentirez point et vous ne la chagrinez pas. Après tout, son

innocente manie vous aura un peu amusés. Alors tout le monde sera content.

Le monde ? Ne pensez-vous pas qu'il se divise en deux catégories ? A côté de ceux qui cherchent à faire de la peine, il y a tous ceux, bien plus nombreux, qui tâchent de faire plaisir. Votre choix est fait depuis longtemps, vous êtes tous parmi les seconds. Voilà qui vous aidera à trancher avec la discrétion voulue les cas de conscience que je vous ai soumis, avec un égal respect de la vérité et de la charité.

LES AVANTAGES DE LA PUDEUR

Enseignements chrétiens de saint Cyprien de Carthage

JE crois remplir mon devoir, mes frères, en vous exposant chaque jour les leçons de l'Évangile, pour vous faire avancer dans la science et dans l'esprit de foi.

Quoi de plus utile dans l'Église de Dieu, quoi de plus en harmonie avec les fonctions épiscopales, que de rappeler aux fidèles les enseignements divins et de les conduire par là au royaume des Cieux ? Tel est le devoir que je m'efforce de remplir, quoique absent. Par mes lettres, je me transporte au milieu de vous ; je vous parle, je vous instruis comme

à l'ordinaire ; je vous exhorte surtout à enraciner profondément la foi dans votre âme, afin de résister aux assauts de l'ennemi. Si je puis obtenir ce résultat, je ne me plaindrai plus de mon absence. Ce n'est pas assez pour nous de vous citer les paroles de l'Écriture, nous joignons à ces enseignements nos vœux et nos prières, afin que le Seigneur (169) vous ouvre le trésor de ses grâces et qu'il vous donne la force d'accomplir ses préceptes. C'est un grand mal de connaître la volonté du Seigneur et de ne pas la mettre en pratique.

1° EXHORTATION À LA PUDEUR

1° L'exhortation la plus pressante que je puisse vous adresser, — car, avant toutes choses, je désire votre perfection, — c'est que vous soyez fidèles à pratiquer dans toute sa rigueur la vertu de chasteté. Je sais que vous le faites. Vous n'ignorez pas, en effet, que vous êtes le temple du Seigneur, les membres du Christ, la demeure de l'Esprit-Saint. Dieu vous appelle à l'espérance des biens éternels ; il répand la foi dans votre âme ; il vous prédestine au salut. Fils de Dieu, frères du Christ, l'Esprit-Saint se plaît à sanctifier vos âmes. Élevez-vous donc au-dessus de la chair, puisque le baptême vous a donné une nouvelle vie ; attachez-vous à la chasteté, puisque le Christ lui-même l'a consacrée, et qu'en mourant pour vous, il l'a rendue en quelque sorte incorruptible.

L'apôtre appelle l'Église l'épouse du Christ ; or, je vous le demande, quelle doit être la pudeur des membres de l'Église, puisqu'elle conserve sa virginité, même dans son union avec le céleste époux ? Si les limites de ce traité ne s'y opposaient, je ferais de cette vertu un long panégyrique ; mais à quoi bon, puisque, vous la pratiquez ? En vous attachant à elle, vous rehaussez son éclat ; en suivant ses maximes, vous faites son éloge ; vous contribuez à sa gloire, elle contribue à la vôtre, et vous vous enrichissez mutuellement. Elle vous montre la règle des bonnes mœurs, vous lui offrez en échange vos œuvres saintes ; vous manifestez par votre conduite toute l'étendue de sa puissance, elle manifeste, à son tour, la sainteté de vos désirs. Ainsi la loi divine forme

un tout complet : les œuvres complètent les

préceptes, les préceptes inspirent les œuvres ; on dirait les membres d'un même corps.

2° ÉLOGE DE CETTE VERTU

2° La pudeur est l'honneur des corps, l'ornement des mœurs, la sainteté des sexes, le lien de la continence, la source de la (171) chasteté, la paix des ménages, le principe de la concorde. La pudeur ne cherche à plaire qu'à elle-même. Toujours modeste, elle est la mère de l'innocence. Elle se juge assez belle si elle peut déplaire au vice. Elle ne cherche pas

les ornements ; c'est en elle qu'elle les trouve. Elle nous rend agréables à Dieu et nous unit intimement au Christ. Elle apaise les combats de la chair et nous donne la paix véritable. Bienheureuse elle-même, elle communique sa félicité à ceux en qui elle réside : ses ennemis la contemplant avec respect, et ils l'admirent d'autant plus qu'ils ne peuvent la vaincre.

3° L'IMPURETÉ

3° Telle est la vertu que les hommes et les femmes doivent rechercher avec ardeur. Par suite, ils doivent détester l'impureté, sa mortelle ennemie : l'impureté, qui plonge dans la dégradation et dans la fange ceux qui suivent son impulsion funeste ; l'impureté, qui s'attaque à la fois et au corps et à l'âme. Elle fait de l'homme un esclave, en détruisant en lui les bonnes mœurs. D'abord séduisante et, par cela même, plus nuisible, elle porte un coup mortel à la vertu et à la fortune. Que dis-je ? elle va jusqu'à répandre le sang. Elle enflamme toutes les passions ; elle pervertit les consciences honnêtes. Mère de l'impénitence, fléau de l'avenir, opprobre des familles, elle brise les liens du sang, substitue aux enfants légitimes ses propres enfants et détourne en leur faveur des héritages qui deviennent ainsi le prix de la corruption. Souvent même, dans ses ardeurs insensées, elle renverse l'ordre de

la nature et cherche, non le plaisir véritable, mais des débauches monstrueuses. Revenons à la pudeur.

Le premier degré de cette vertu se trouve chez les vierges, le second chez les personnes qui vivent dans la continence, le troisième chez les personnes mariées. Quels que soient ses degrés elle est toujours glorieuse. Oui, c'est une gloire d'être fidèle dans le mariage, malgré tant de luttes. Vivre dans la continence est chose plus honorable encore, puisqu'on se prive des plaisirs (173) permis. Mais vivre dans la chasteté dès le sein de sa mère, pratiquer cette vertu jusqu'à la vieillesse, c'est le comble de la gloire. On dira peut-être qu'il y a plus de félicité à ignorer les exigences de la chair et plus de mérite à réprimer ses écarts, c'est possible. Mais sachons, avant tout, que cette vertu est un don de Dieu, quoiqu'elle se manifeste dans des membres humains.

4° OBLIGATION DE PRATIQUER LA CHASTÉTÉ

4° Le précepte de la pudeur est bien ancien, puisqu'il remonte à la création de l'homme. Dieu donne un mari à la femme ; il donne une femme à l'homme : Ils seront deux en une seule chair, dit le texte sacré (Gen., II). Ainsi se trouve établie cette unité qui exclut toute séparation. De là ces paroles de l'apôtre : L'homme est la tête de la femme. Peut-on mieux indiquer le précepte de la pudeur ? Une tête ne peut convenir qu'à ses propres membres, comme les membres ne peuvent convenir qu'à leur tête ; ils sont unis ensemble par un lien mystérieux qui conserve l'œuvre divine dans son harmonieuse intégrité. Aussi l'apôtre ajoute : Celui qui aime son épouse

s'aime lui-même. Personne ne hait son corps ; au contraire, vous le nourrissez, vous le réchauffez ; ainsi agit le Christ envers l'Église (Éph., V). Le précepte de la charité marche donc de pair avec celui de la pudeur, puisque les époux doivent aimer leurs épouses comme le Christ aime l'Église, et que les épouses doivent aimer leurs époux comme l'Église aime le Christ.

Le Christ rendit hommage à la pudeur en disant que l'homme ne peut renvoyer son épouse que lorsqu'elle se rend coupable d'adultère. Il était écrit dans l'ancienne loi : Vous mettrez à mort les femmes adultères (Lev., XX). De là cette parole de l'apôtre : La

volonté de Dieu est que vous évitiez la fornication (I Thess., IV). Il (175) ajoute qu'on ne doit pas unir les membres du Christ à ceux d'une courtisane (I Joan., VI). Il livre à Satan, sacrifiant ainsi la chair pour sauver l'âme, ceux qui foulent aux pieds la chasteté et se livrent à des vices, impurs (I Corint., V). D'après lui, les adultères sont exclus du royaume céleste (Eph., V). Tous les autres péchés, — c'est toujours l'apôtre qui parle, — se commettent en

5° EXCELLENCE DE LA VIRGINITÉ

5° Les femmes mariées sont soumises à des lois auxquelles elles ne peuvent se soustraire. Quant à la virginité, elle se place au-dessus de toutes les lois. Libre des soins du mariage, elle élève son front au-dessus des intérêts et des préoccupations d'ici-ci bas, et participe à l'aurole des anges. Je me trompe, elle leur est supérieure, car elle a remporté sur la nature une victoire que les anges ne connaissent pas.

La virginité est l'avant-goût de la vie éternelle. Elle n'a pas de sexe : c'est une enfance qui dure toujours. Maîtresse des passions, elle

dehors du corps, l'adultère seul pèche contre son corps (4). Je passe sous silence les autres préceptes parce que vous les connaissez et que vous les mettez en pratique. J'ose espérer que vous ne vous plaindrez pas de son silence. Il est évident qu'il n'y a pas d'excuse pour l'adultère, puisqu'il pouvait, en prenant une épouse, satisfaire ses légitimes désirs.

n'a pas d'enfants, elle dédaigne d'en avoir ; mais si elle est privée de la joie de les posséder, elle n'éprouve pas la douleur de les perdre. Heureuse d'éviter les angoisses de l'enfantement, plus heureuse d'éviter celle des funérailles. La virginité, c'est la liberté sans limites : pas de mari pour maître, pas de soins qui se disputent l'existence. Affranchie des liens du mariage, des convenances du monde, des soins des enfants, elle peut affronter sans crainte la persécution. (177)

6° EXEMPLES

6° Passons maintenant aux exemples : ils seront une prédication plus éloquente encore ; car on cesse de douter de la vertu quand on la voit à l'œuvre. Vous rappelez-vous l'histoire de Joseph (Gen., XXXIII) ? Cet enfant, né d'un père illustre, plus illustre lui-même par l'innocence de ses mœurs, est vendu à des marchands ismaélites. Un riche Égyptien le reçoit dans sa maison. Son obéissance sa douceur, son dévouement lui eurent bientôt acquis la faveur de son maître. L'épouse de Putiphar s'attacha également à lui, mais pour d'autres motifs. Un jour, elle cherche à corrompre son innocence. Elle emploie tour à tour les prières et les menaces ; Joseph s'enfuit et laisse son vêtement entre les mains de cette femme criminelle. Furieuse de voir dédaignée, elle a recours à la calomnie et Joseph est jeté dans les fers. Mais il n'était pas seul ; Dieu veillait sur son innocence et il se préparait à le couronner. Retiré de sa prison, Joseph est placé, non plus comme esclave dans une maison où il avait couru tant de dangers, mais dans le palais du roi dont il devient premier ministre.

Les femmes peuvent méditer à leur tour l'exemple de Suzanne. Elle était fille d'Hélcias, épouse de Joachim ; elle était bien belle, mais sa pureté la rendait plus belle encore. Elle n'employait, pour embellir ou plutôt pour dégrader son visage, aucun ornement étranger ; dans sa simplicité elle ne connaissait d'autres charmes que la nature et la pudeur. Deux vieillards, oubliant et la crainte de Dieu et leurs cheveux blancs, s'éprirent pour elle d'un amour criminel et osèrent le lui manifester. Suzanne résiste. Alors, ils ont recours à la calomnie et l'accusent d'adultère. Que fera la sainte épouse de Joachim ? Elle a recours à Dieu ; elle lui confie sa pureté. Sa prière fut exaucée, et pendant que les deux vieillards subissaient le dernier-supplice, l'innocence de Suzanne était hautement reconnue. Ainsi, (179) deux fois victorieuse, elle échappe à la corruption et à la mort (Dan., XIII).

Je pourrais citer d'autres exemples ; ces deux suffisent. Suzanne et Joseph ne se laissent pas aveugler par leur noblesse qui trop souvent est un prétexte à la licence. Ils se dérobent aux

attraits de la volupté ; ils étouffent dans leurs coeurs les feux de la concupiscence ; ils ne songent ni à la solitude, ni aux ténèbres, ni à l'impunité qui doivent envelopper leur crime. Ils résistent à la puissance qui renverse souvent les résolutions les plus fermes ; ils sont insensibles aux récompenses, aux promesses, aux accusations, aux menaces, aux châtimens, à la mort même ; pour eux, le seul malheur

7° NÉCESSITÉ DE COMBATTRE

7° Le plus grand bonheur pour l'âme fidèle, c'est le sentiment secret de la pudeur conservée. La plus grande volupté c'est de vaincre la volupté. Est-il une victoire plus glorieuse que celle qu'on remporte sur ses passions ? Vaincre un ennemi, c'est montrer sa force, mais sur autrui, vaincre ses passions, c'est se montrer plus fort que soi-même. En renversant un ennemi, vous agissez au dehors, en réprimant vos passions, vous triomphez de votre cœur. Rien de plus difficile à vaincre que la volupté. Les autres maux ont en eux quelque chose qui

irréparable c'est de tomber des hauts sommets de la chasteté. Aussi Dieu se plut à les récompenser : l'un eut sa place près du trône des Pharaons, et l'autre, rentrée en grâce avec son époux, vit ses ennemis punis du dernier supplice. Tels sont les exemples que nous devons méditer jour et nuit.

repousse : la volupté flatte ; quand elle prête ses armes à l'ennemi, la victoire est bien douteuse. Triomphez de vos passions et vous triompherez de toutes vos craintes, car ce sont les passions qui les produisent. Triomphez des passions et vous triompherez du péché. Triomphez des (181) passions et vous foulerez aux pieds l'ennemi du genre humain. Triomphez des passions et vous vous assurerez une paix éternelle et, ce qui est difficile même aux grandes âmes, la vraie liberté.

8° MOYENS DE CONSERVER LA PUDEUR

8° Vous le voyez, mes frères, la pudeur doit être le sujet continuel de nos méditations. Cette pratique nous deviendra naturelle et facile. Comme toutes les grandes vertus, qui s'éloignent si on ne les retient, elle est au dedans de nous. N'allons pas la chercher au loin, il nous suffit de la développer. La pudeur, en effet, n'est rien autre chose que cette honnêteté de l'âme qui veille à la garde du corps afin que les sens, contenus dans les limites de l'honneur, conservent à la race humaine toute sa pureté.

Si vous me demandez les moyens de conserver cette vertu, je vous indiquerai d'abord la réserve, la méditation des préceptes divins, l'esprit de foi, le respect de la religion. Je vous recommanderai ensuite d'éloigner de vos regards certains objets, surtout les sculptures immodestes ; proscrivez aussi tous ces vains

artifices qui n'ont d'autre effet que d'irriter les passions et de susciter en nous de nouveaux combats. Elle a perdu toute pudeur la femme qui cherche à produire sur ses semblables des impressions funestes, même en conservant la chasteté du corps. Loin de nous celles qui ne rehaussent leurs charmes que pour les livrer en pâture à des désirs impurs. Prendre trop de soin de sa beauté est une preuve certaine d'un esprit corrompu. Conservez A votre corps toute sa liberté et ne cherchez pas à faire violence à l'œuvre de Dieu. La femme qui ne peut se contenter des dons de la nature sera toujours malheureuse. Pourquoi changer la couleur de vos cheveux ? Pourquoi ce fard qui s'étend à l'extrémité de vos yeux ? Pourquoi tous ces artifices pour donner à votre visage un autre caractère ? Pourquoi enfin consulter un miroir si vous désirez être vous-même ?

9° PARURE DES FEMMES

9° La femme doit être chaste jusque dans sa parure ; elle doit bannir de ses vêtements tout ce qui sent le mensonge ou plutôt l'adultère. N'est-ce pas corrompre les étoffes que d'y mêler des fils d'or ? A quoi sert un métal si rude

au milieu des tissus délicats ? N'est-ce pas pour servir d'ornement à des épaules immodestes et pour manifester au dehors la luxure qui dévore les âmes ? Pourquoi ces pierres qui chargent votre cou et l'entourent comme un

voile ? Sans tenir compte du travail de l'artiste, la fortune d'un citoyen suffirait à peine à les acheter. Ce n'est pas là un ornement pour une femme ces objets ne servent qu'à faire ressortir ses défauts. Et ces anneaux énormes dont vous chargez vos doigts vous servent-ils à quelque chose, ou les portez-vous pour faire étalage de votre fortune ? Chose étrange ! les femmes, si délicates pour tout, sont plus fortes que les hommes quand il faut se charger des insignes du vice.

Pour revenir à mon sujet, cultivez la pudeur, mes frères bien-aimés, et renfermez vos désirs dans de justes limites. Le corps est pour nous un ennemi dangereux et la chair est toujours prête à tomber. La nature, qui cherche à réparer les ruines du genre humain, réveille l'affection dans vos âmes ; mais la volupté se réveille à son tour et vous entraîne au crime.

Nous devons donc lutter de toutes nos forces contre les sollicitations de la chair, dont le démon se fait de terribles auxiliaires. Dociles au précepte de l'apôtre, imitons les œuvres du Christ et sachons nous soustraire à la tyrannie des sens. Que la volonté les domine. Châtons les penchants mauvais, si nous voulons les réduire. La honte du péché a en elle quelque chose de bas et de difforme ; la pénitence elle-même, avec ses larmes, est la reconnaissance de

crimes déjà commis. Conservez précieusement votre innocence. Ne fixez pas des regards curieux sur des visages étrangers. Que vos conversations soient courtes, (185) votre rire modéré ; agir autrement serait la marque d'un caractère facile et relâché. Évitez même les contacts honnêtes. Pour triompher d'une chair vicieuse, il faut tout lui refuser. Quel honneur de vaincre le vice ! quelle honte d'être sous sa domination ! Ajouterons-nous que l'adultère est beaucoup moins un plaisir qu'une honte ? Quel charme peut-il y avoir dans un crime qui-tue à la fois et l'âme et la pudeur ?

Que l'esprit émousse l'aiguillon de la chair, qu'il en réprime les mouvements. A lui de soumettre les membres à son empire ; il en a reçu le droit. Conducteur habile, qu'il prenne en main les rênes de l'Évangile pour contenir dans de justes limites les passions emportées, de peur que le corps, semblable à un char dévoyé, ne l'entraîne avec lui dans l'abîme.

Mais, avant toutes choses, demandons à Dieu les grâces nécessaires. Celui qui a fait l'homme peut seul le secourir d'une manière efficace. — Je m'arrête, car je n'ai pas l'intention d'écrire un volume, mais une simple allocution. Lisez l'Écriture et complétez vous-même ce sujet. Adieu.

DISCOURS AU CONGRÈS DE L'UNION LATINE DE HAUTE COUTURE

Pie XII, 8 novembre 1957

C'EST DE GRAND CŒUR, que Nous vous souhaitons paternellement la bienvenue, chers fils et filles, promoteurs et membres de l'« Union latine de haute couture ».

Vous avez désiré venir en Notre présence pour Nous rendre témoignage de votre filiale dévotion et, en même temps, pour implorer les faveurs célestes sur votre Union, en la plaçant, dès sa naissance, sous les auspices de Celui, à la gloire de qui doit tendre toute activité humaine, même celles apparemment profanes,

selon le précepte de l'apôtre des Gentils : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez on quelque autre chose que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu » (1 Corinthiens 10,31).

Vous vous proposez d'affronter avec des vues et intentions chrétiennes un problème, aussi délicat que complexe, dont les inéluctables répercussions morales furent de tout temps un objet d'attention et d'anxiété chez ceux à qui il appartient par fonction, dans la famille, dans la société et dans l'Église, de s'employer à

préservé les âmes des embûches de la corruption et toute la communauté de la décadence des mœurs : c'est-à-dire le problème de la mode, spécialement féminine.

Il est juste qu'à vos généreux desseins répondent Notre gratitude et celle de l'Église ; et Nous formons le vœu fervent que votre Union, née et inspirée d'une saine conscience religieuse et civile, obtienne, grâce à l'auto-discipline éclairée des artisans mêmes de la mode, le double but déclaré dans vos statuts : moraliser cet important secteur de la vie

I. CERTAINS ASPECTS GÉNÉRAUX DE LA MODE

Suivant le conseil de la sagesse antique qui indique dans la finalité des choses le critère suprême de tout jugement théorique et la sûreté des normes morales, il sera utile de se rappeler les buts que l'homme s'est toujours fixés en recourant au vêtement.

Sans aucun doute, il obéit aux trois exigences bien connues de l'hygiène, de la pudeur et de la bienséance. Ce sont trois nécessités si profondément enracinées dans la nature, qu'elles ne peuvent être ignorées ni contrariées sans provoquer répulsion et préjudice. Elles conservent leur caractère de nécessité aujourd'hui comme hier ; elles se trouvent chez presque toutes les races ; elles se révèlent sous toutes les formes de la vaste gamme, dans laquelle la nécessité naturelle du vêtement s'est concrétisée historiquement et ethnologiquement. Il est important de noter l'interdépendance étroite et solidaire entre les trois exigences, bien qu'elles résultent de sources diverses : l'une du côté physique, l'autre du côté spirituel, la troisième de l'ensemble psychologique et artistique.

Trois exigences commandent la nécessité du vêtement :

- l'hygiène...

L'exigence hygiénique du vêtement concerne principalement le climat, ses variations et d'autres agents extérieurs, comme causes possibles d'inconvénient ou de maladie.

Il résulte de l'interdépendance évoquée plus haut que le motif ou, mieux, le prétexte hygiénique n'est pas valable pour justifier une licence déplorable, particulièrement en public et hors des cas exceptionnels de réelle nécessité ; dans ces cas, d'ailleurs, un esprit bien né ne saura pas se soustraire à la gêne d'un

public et contribuer à élever la mode au rang d'instrument et d'expression d'une véritable civilisation.

Désireux d'encourager une entreprise aussi louable, Nous accédons volontiers au désir qui Nous a été exprimé de vous exposer quelques pensées, en particulier sur la vraie façon de poser le problème et sur ses aspects moraux, en vous indiquant d'autre part certaines suggestions pratiques, propres à assurer à l'Union une autorité bien accueillie dans un domaine souvent si discuté.

trouble spontané, exprimé à l'extérieur par une rougeur naturelle.

De même, une manière de se vêtir nuisible pour la santé, — dont plus d'un exemple est cité par l'histoire de la mode —, ne peut être légitimé sous prétexte d'esthétique ; comme, d'autre part, les règles communes de la pudeur doivent céder devant les exigences d'une cure médicale, qui, si elle semble les violer, les respecte au contraire lorsqu'on adopte les précautions morales voulues.

- la pudeur ...

Tout aussi évidente, comme origine et but du vêtement, est l'exigence naturelle de la pudeur, entendue soit dans sa signification la plus large, qui comprend également la juste considération pour la sensibilité d'autrui envers des objets répugnants à la vue ; soit surtout comme protection de l'honnêteté morale et bouclier contre la sensualité désordonnée.

La singulière opinion qui attribue à la relativité de telle ou telle éducation le sens de la pudeur ; qui même le considère comme une déformation conceptuelle de l'innocente réalité, comme un faux produit de la civilisation et même comme un stimulant à la malhonnêteté et une source d'hypocrisie, cette opinion n'est appuyée par aucune raison sérieuse ; elle trouve, au contraire, une condamnation explicite dans la répugnance qui se produit chez ceux qui, parfois, osèrent l'adopter comme système de vie, confirmant ainsi la rectitude du sens commun, tel qu'il se manifeste dans les usages universels.

La pudeur, étant donné sa signification strictement morale, quelle que soit son origine, se fonde sur la tendance innée et plus ou moins

consciente de chacun à défendre contre la cupidité générale d'autrui un bien physique personnel, afin de le réserver, avec un prudent choix de circonstances, aux sages buts du Créateur, placés par lui sous la protection de la chasteté et de la pudicité.

Cette seconde vertu, la pudicité, dont le synonyme « modestie » (de modus, mesure, limite) exprime peut-être mieux la fonction de gouverner et de dominer les passions, particulièrement sensuelles, est le rempart naturel de la chasteté, sa muraille efficace, parce qu'elle modère les actes étroitement connexes avec l'objet même de la chasteté.

Comme sa sentinelle avancée, la pudicité fait entendre à l'homme son avertissement dès qu'il acquiert l'âge de la raison, avant même qu'il apprenne la notion de chasteté et de son objet, et elle l'accompagne pendant toute la vie, en exigeant que des actes déterminés, honnêtes en eux-mêmes, parce que disposés divinement, soient protégés par le voile discret de l'ombre et par la réserve du silence, comme pour leur concilier le respect dû à la dignité de leurs fins élevées.

Il est donc juste que la pudicité, en tant que dépositaire de biens si précieux, revendique pour elle une autorité prépondérante sur toute autre tendance ou tout autre caprice et préside à la détermination des manières de se vêtir.

- la dignité de la personne...

Et voici la troisième finalité du vêtement, dont la mode tire plus directement son origine ; elle répond à l'exigence innée, sentie surtout chez la femme, de donner du relief à la beauté et à la dignité de la personne, avec les moyens mêmes qui pourvoient à satisfaire les deux autres.

Pour éviter de restreindre l'ampleur de cette troisième exigence à la seule beauté physique et, plus encore, pour soustraire le phénomène de la mode à l'ardent désir de séduction comme sa première et unique cause, le terme dignité est préférable à celui d'embellissement. Le souci de la dignité de sa propre personne provient manifestement de la nature et est par conséquent légitime.

En faisant abstraction du recours au vêtement pour cacher les imperfections physiques, ce que la jeunesse lui demande, c'est ce relief de splendeur, qui chante le joyeux thème du

printemps de la vie et facilite, en harmonie avec les préceptes de la pudicité, les prémisses psychologiques nécessaires à la formation de nouvelles familles ; tandis que l'âge mûr entend obtenir du vêtement approprié un aspect de dignité, de sérieux et de joie sereine.

Dans tous les cas où l'on cherche à accentuer la beauté morale de la personne, la coupe du vêtement sera de nature à éclipser presque la beauté physique dans l'ombre austère où elle se cache, pour détourner d'elle l'attention des sens et concentrer au contraire la réflexion sur l'esprit.

Le vêtement, interprète des sentiments et des mœurs.

Le vêtement, considéré sous cet aspect plus vaste, a son propre langage multiforme et efficace, parfois spontané, et par conséquent fidèle interprète de sentiments et de mœurs, d'autres fois conventionnel et artificiel et par conséquent bien peu sincère.

De toute façon, il est donné au vêtement d'exprimer la joie et le deuil, l'autorité et la puissance, l'orgueil et la simplicité, la richesse et la pauvreté, le sacré et le profane. Le caractère concret des formes d'expression dépend des traditions et de la culture de tel ou tel peuple, tandis que leur variation est d'autant plus lente que les institutions, les caractères et les sentiments interprétés par ces modes sont plus stables.

Raisons de l'instabilité de la mode.

C'est à donner un relief à la beauté physique que s'applique expressément la mode, art antique, aux origines incertaines, complexe par les facteurs psychologiques et sociaux qui s'y mêlent, et qui a atteint maintenant une importance indiscutable dans la vie publique, soit comme expression esthétique des mœurs, soit comme désir du public et convergence de notables intérêts économiques.

Il résulte de l'observation approfondie du phénomène que la mode n'est pas seulement une bizarrerie de formes, mais un point de rencontre de divers facteurs psychologiques et moraux, tels que le goût du beau, la soif de la nouveauté, l'affirmation de la personnalité, le refus de la monotonie, non moins que le luxe, l'ambition, la vanité.

La mode c'est l'élégance, certes, mais conditionnée par un changement continu, de telle

sorte que son instabilité même lui confère la marque la plus évidente. La raison de son changement perpétuel, plus lent dans les lignes fondamentales, très rapide en revanche dans les variations secondaires, devenues à présent saisonnières, semble devoir être recherchée dans la préoccupation de rompre le passé, facilitée par le caractère frénétique de l'époque contemporaine, qui a le terrible pouvoir de brûler en peu de temps tout ce qui est destiné à la satisfaction de l'imagination et des sens.

Il est compréhensible que les nouvelles générations, tendues vers leur propre avenir, — qu'elles rêvent différent et meilleur que celui de leurs pères —, éprouvent le besoin de se détacher de ces formes non seulement d'habillement, mais d'objets et d'ornements, qui rappellent avec plus d'évidence une manière de vivre que l'on veut dépasser.

Mais l'instabilité extrême de la mode présente est surtout déterminée par la volonté de ses artisans et guides, qui ont à leur disposition des moyens inconnus dans le passé, comme la production textile énorme et variée, la fertilité inventive des « modélistes », la facilité des moyens d'information et de « lancement » dans la presse, dans le cinéma, dans la télévision et dans les expositions et « défilés ».

La rapidité des changements est en outre favorisée par une sorte d'émulation mutuelle qui d'ailleurs n'est pas neuve — entre les « élites », désireuses d'affirmer leur personnalité par des formes originales d'habillement, et le public, qui se les approprie immédiatement, avec des imitations plus ou moins heureuses.

On ne doit pas négliger non plus l'autre motif subtil et décadent : l'étude des « modélistes » qui pour assurer le succès à leurs « créations », misent sur le facteur de la séduction, conscients de l'effet que provoquent la surprise et le caprice continuellement renouvelés.

Le facteur économique.

Une autre caractéristique de la mode d'aujourd'hui est que, tout en restant principalement un fait esthétique, elle a acquis d'autre part la propriété d'un élément économique de grandes proportions.

Aux quelques anciennes maisons de couture de haute mode, qui, de telle ou telle métropole, dictaient sans contestation les lois de l'élégance au monde de culture européenne, se

sont substituées de nombreuses organisations, puissantes par leurs moyens financiers, qui, tout en satisfaisant les besoins de l'habillement, forment le goût des populations, en stimulant les désirs dans le but de se constituer des marchés toujours plus vastes.

Les causes de ce changement doivent être recherchées, d'une part, dans ce qu'on appelle la « démocratisation » de la mode, par laquelle un nombre sans cesse plus large d'individus cède à l'attrait impérieux de l'élégance, et, d'autre part, dans le progrès technique qui permet la production en série de modèles, coûteux sans cela, mais rendus maintenant d'acquisition facile sur le marché de ce qu'on appelle les « confections ».

De la sorte s'est créé le monde de la mode qui englobe des artistes et des artisans, des industriels et des commerçants, des éditeurs et des critiques et, en outre, toute une catégorie d'humbles travailleurs et travailleuses, qui tirent de la mode leurs moyens d'existence.

Influence sociale du « modéliste » [aujourd'hui : « styliste modéliste »].

Bien que le facteur économique soit la force motrice de cette activité, l'âme en est toujours le « modéliste », c'est-à-dire celui qui, par un choix génial des tissus, des couleurs, de la coupe, de la ligne et des ornements accessoires, donne naissance à un nouveau modèle expressif et qui plaît au grand public.

Il n'est pas nécessaire de dire combien est difficile cet art, fruit d'ingéniosité et d'adresse et, bien plus, de sensibilité à l'égard du goût du moment. Un modèle, dont on est certain de voir le succès, acquiert l'importance d'une invention ; on l'entoure du secret dans l'attente du « lancement » ; par la suite, une fois mis en vente, il obtient des prix élevés, tandis que les moyens d'information lui donnent une large diffusion, en en parlant comme s'il s'agissait d'un événement d'intérêt national.

L'influence des « modélistes » est si décisive que l'industrie textile se fait elle-même guider par eux dans l'organisation de sa propre production, aussi bien pour la qualité que pour la quantité.

Grande aussi est leur influence sociale par le rôle qui leur revient d'interpréter les mœurs publiques ; car si la mode a toujours été l'expression des usages d'un peuple, elle l'est

aujourd'hui encore plus que lorsque le phénomène s'accomplissait comme fruit de réflexion et d'étude.

Mais la formation du goût et des préférences dans le peuple et l'orientation de la société vers le sérieux ou le décadent ne dépendent pas seulement des modélistes, mais bien de toute l'organisation complexe de la mode, spécialement des ateliers de couture et de la critique, dans ce secteur plus raffiné qui a comme clientèle les classes sociales les plus élevées, en prenant le nom de « haute couture », comme pour désigner l'origine des courants que le peuple suivra ensuite, presque aveuglément et comme par une obligation magique.

Or, en présence de valeurs si nombreuses et si élevées, que Nous avons énumérées ici

II. CONSIDÉRATIONS DU PROBLÈME MORAL DE LA MODE ET SES SOLUTIONS

Attitude positive de l'Église face au problème moral de la mode.

Et c'est justement à concilier, en un équilibre harmonieux, l'ornement extérieur de la personne avec l'ornement intérieur d'« un esprit doux et tranquille », que consiste le problème de la mode.

Mais existe-t-il vraiment — se demandent certains — un problème moral au sujet d'un fait aussi extérieur, contingent et relatif que l'est la mode ?

Et ceci admis, en quels termes le problème doit-il être posé, et suivant quels principes doit-il être résolu ?

Ce n'est pas ici le lieu de déplorer longuement l'insistance de plus d'un contemporain dans la tentative de soustraire au domaine moral les activités extérieures de l'homme, comme si elles appartenaient à un autre univers et comme si l'homme n'était pas lui-même le sujet, le terme et, par conséquent, le responsable devant le suprême ordonnateur de toutes les choses.

Il est bien vrai que la mode, ainsi que l'art, la science, la politique et les activités similaires, dites profanes, ont leurs règles propres pour réaliser les finalités immédiates auxquelles ils sont destinés ; toutefois leur sujet reste invariablement l'homme, qui ne peut se dispenser

en de rapides allusions, et qui sont mises en cause par la mode et parfois mises en danger, l'œuvre apparaît providentielle de personnes préparées techniquement et chrétiennement, qui se proposent de contribuer à affranchir la mode de tendances non recommandables ; de personnes qui voient en elle avant tout l'art de savoir habiller, dont le but est bien, quoique partiellement, de mettre en un relief modéré la beauté du corps humain, chef-d'œuvre de la création divine, de manière, toutefois, que ne se trouve pas offusquée, mais que soit au contraire exaltée — comme s'exprime le prince des apôtres — « la pureté incorruptible d'un esprit doux et tranquille, ce qui est d'un grand prix aux yeux de Dieu » (1 Pierre 3,4).

de faire tendre ces activités à la fin ultime et suprême, à laquelle il est lui-même essentiellement et totalement ordonné.

Le problème moral de la mode existe donc, non seulement en tant qu'activité génériquement humaine, mais, plus spécifiquement, en tant que s'exerçant dans un domaine où sont impliquées, plus ou moins directement, d'évidentes valeurs morales ; et, plus encore, du fait que les buts, honnêtes en eux-mêmes, de la mode sont davantage exposés à être obnubilés par les inclinations perverses de la nature humaine déchue par suite du péché originel, et changés en occasion de péché et de scandale.

Cette tendance de la nature corrompue à abuser de la mode amena la tradition ecclésiastique à la traiter plus d'une fois avec méfiance et avec de sévères jugements, exprimés par d'insignes orateurs sacrés avec une vigoureuse fermeté, et par de zélés missionnaires, voire avec la « mise au feu des vanités », qui, conformément aux usages et à l'austérité de ces temps, étaient estimés d'une éloquence efficace auprès du peuple.

De telles manifestations de sévérité, qui démontraient au fond la sollicitude maternelle de l'Église envers le bien des âmes et les valeurs morales de la civilisation, ne permettent cependant pas de déduire que le christianisme exige presque de renoncer absolument au culte

ou au soin de la personne physique et de sa dignité extérieure.

Quiconque conclurait dans ce sens démontrerait qu'il a oublié ce qu'écrivait l'apôtre des Gentils : « Que les femmes aient une tenue décente, parées avec réserve et modestie » (1Timotée 2,9).

Mais la mode ne doit jamais fournir une occasion de péché.

L'Église ne blâme donc pas et ne condamne pas la mode, quand elle est destinée à la juste dignité et au juste ornement du corps ; toutefois, elle ne manque jamais de mettre les fidèles en garde contre ses faciles égarements.

Cette attitude positive de l'Église dérive de motifs bien plus élevés que ceux purement esthétiques et hédonistes adoptés par un retour de paganisme. Elle sait et enseigne que le corps humain, chef-d'œuvre de Dieu dans le monde visible, lequel est au service de l'âme, fut élevé par le divin Rédempteur à la dignité de temple et d'instrument du Saint-Esprit et doit être respecté en tant que tel.

Sa beauté ne devra donc pas être exaltée comme une fin en elle-même, encore moins de façon à avilir cette dignité acquise.

Sur le terrain concret, il est incontestable qu'à côté d'une mode honnête on en trouve une autre impudente, cause de trouble chez les esprits raisonnables, si ce n'est même incitation au mal.

Il est toujours ardu d'indiquer par des règles universelles les frontières entre l'honnêteté et l'indécence, parce que l'évaluation morale d'une parure dépend de nombreux facteurs ; toutefois ce qu'on appelle la relativité de la mode par rapport aux temps, aux lieux, aux personnes, à l'éducation n'est pas une raison valable pour renoncer « a priori » à un jugement moral sur telle ou telle mode, lorsqu'elle dépasse les limites de la pudicité normale.

Celle-ci perçoit immédiatement, sans presque même avoir été interrogée, où se trouvent l'impudence et la séduction, l'idolâtrie de la matière et le luxe ou seulement la frivolité ; et si les artisans de la mode impudique sont habiles dans une sorte de contrebande de la perversion, en la mêlant à un ensemble d'éléments esthétiques, honnêtes en eux-mêmes, la sensualité humaine est malheureusement

encore plus adroite à la découvrir et prête à en subir l'attrait.

Une très grande sensibilité dans la perception de la menace du mal, ici comme ailleurs, ne constitue nullement un titre de blâme pour celui qui en est pourvu, comme si c'était seulement l'effet d'une dépravation intérieure ; c'est au contraire le signe de la pureté d'esprit et de la vigilance à l'égard des passions.

Mais si vaste et mouvante que puisse être la relativité morale de la mode, il y a toujours un absolu à sauver, après avoir écouté l'avertissement de la conscience qui constate le danger : la mode ne doit jamais fournir une occasion proche de péché.

Ce qui caractérise une mode impudique ou immorale.

Parmi les éléments objectifs qui concourent à former une mode impudique, il y a en premier lieu la mauvaise intention de ses artisans.

Lorsque ceux-ci se proposent de susciter par leurs modèles, des images et des sensations dénuées de chasteté, ils font preuve, même sans aller à l'extrême, d'une malignité larvée. Ils savent, entre autres, que la hardiesse en cette matière ne peut être poussée au-delà de certaines limites ; mais ils savent également que l'effet cherché se trouve à peu de distance de celles-ci, et qu'un habile mélange d'éléments artistiques et sérieux avec d'autres d'ordre inférieur sont plus aptes à surprendre l'imagination et les sens, tandis qu'ils rendent le modèle acceptable aux personnes qui désirent le même effet, sans toutefois compromettre — du moins, le pensent-elles — leur réputation de personnes honnêtes.

Toute épuration de la mode doit donc commencer par celle des intentions aussi bien chez celui qui fait le vêtement que chez celui qui le porte ; chez l'un comme chez l'autre doit être réveillée la conscience de leurs responsabilités à l'égard des conséquences fatales qui peuvent dériver d'un vêtement trop hardi, spécialement lorsqu'il est porté sur la voie publique.

Plus précisément, l'immoralité de certaines modes dépend surtout des excès aussi bien d'immodestie que de luxe.

Quant aux premiers, qui pratiquement mettent en cause la coupe, ils doivent être appréciés non pas selon le jugement d'une société en décadence ou déjà corrompue ; mais

selon les aspirations d'une société qui apprécie la dignité et la gravité des mœurs publiques.

On a souvent l'habitude de dire et avec une sorte de résignation inerte, que la mode exprime les mœurs d'un peuple ; mais il serait plus exact et plus utile de dire qu'elle exprime la volonté et l'orientation morale qu'entend prendre une nation, à savoir faire naufrage dans le dérèglement ou bien se maintenir au niveau où l'ont élevée la religion et la civilisation.

Les excès de la mode ne sont pas moins néfastes, bien que dans un domaine différent, lorsqu'on lui assigne le rôle de satisfaire la soif de luxe.

Le faible mérite du luxe, comme source de travail, est presque toujours annulé par les graves désordres qui en dérivent pour la vie privée et publique. En faisant abstraction du gaspillage de richesses que le luxe excessif exige de ses adorateurs, destinés pour la plupart à être dévorés par lui, il a toujours le caractère d'une offense à l'honnêteté de celui qui vit de son travail, tandis qu'il révèle un cynisme d'esprit envers la pauvreté, soit en dénonçant des gains trop faciles, soit en semant des doutes sur la conduite de vie de celui qui s'en entoure.

Là où la conscience morale ne réussit pas à modérer l'usage des richesses, même honnêtement gagnées, de terribles barrières se dressent entre les classes ou bien c'est toute la société qui ira à la dérive, épuisée par la course vers l'utopie de la facilité matérielle.

Principes pour la solution du problème moral de la mode.

Le fait d'avoir fait allusion aux maux que le dérèglement de la mode peut causer aux individus et à la société ne signifie pas la volonté d'en comprimer la force expansive, ni de freiner l'inspiration créatrice de ses auteurs ni non plus de la réduire à la fixité des formes, à la monotonie ou à une sombre sévérité ; mais c'est lui indiquer le bon chemin, afin qu'elle atteigne le but d'être une fidèle interprète de la tradition civile et chrétienne.

Pour arriver à cela, quelques principes serviront, comme points de repère dans la solution du problème moral de la mode ; il est facile d'en déduire des règles plus concrètes.

1. — Prendre conscience de l'influence réelle de la mode.

Le premier est de ne pas donner trop peu d'importance à l'influence de la mode même, autant dans le bien que dans le mal.

Le langage de l'habillement, comme Nous l'avons déjà indiqué, est d'autant plus efficace qu'il est plus fréquent et compris par quiconque. La société parle, pour ainsi dire, par le vêtement qu'elle porte ; par le vêtement, elle révèle ses aspirations secrètes et elle se sert de lui, au moins en partie, pour édifier ou détruire son avenir.

Mais le chrétien, qu'il soit auteur ou client, se gardera de négliger les dangers et les ruines spirituelles, semés par les modes immodestes, spécialement en public, en raison de la cohérence qui doit exister entre la doctrine professée et la conduite même extérieure.

Il se rappellera la pureté élevée que le Rédempteur exige de ses disciples, même dans les regards et dans les pensées ; et il se rappellera aussi la sévérité manifestée par Dieu contre les fauteurs de scandales. À ce propos, on peut rappeler la page vigoureuse du prophète Isaïe, où est prophétisé l'opprobre réservé à la ville sainte de Sion pour l'impudicité de ses filles (Isaïe 3,16-24) et l'autre où le sublime poète italien exprimait, par des paroles brûlantes, son indignation contre l'indécence qui se propageait dans sa cité (Cf. Dante, Purgatoire, 23, 94-108.).

2. — Ne pas suivre aveuglément la mode, mais réagir fermement quand la conscience le demande.

Le second principe est que la mode doit être disciplinée et non pas abandonnée au caprice ou servilement suivie.

Ceci vaut pour les artisans de la mode — modélistes et critiques — auxquels la conscience demande de ne pas se soumettre aveuglément au goût dépravé que peut manifester la société, ou plutôt une partie d'elle, qui n'est pas toujours la plus digne de considération pour sa sagesse.

Mais cela a également une valeur pour les individus, dont la dignité exige qu'ils s'affranchissent, par une conscience libre et éclairée, de l'imposition de goûts déterminés, spécialement discutables dans le domaine moral.

Discipliner la mode signifie également réagir avec fermeté contre les courants opposés aux meilleures traditions. Le contrôle sur la mode

n'infirmes pas, mais au contraire corrobore le dicton : « la mode ne naît pas sans et contre la société », à condition qu'on attribue à celle-ci, comme il se doit, conscience et autonomie dans sa propre direction.

3. — Se laisser guider par le sens de la modération.

Le troisième principe, encore plus concret, est le respect de la « mesure », c'est-à-dire de la modération dans tout le domaine de la mode.

Si les excès sont les principales causes de sa déformation, la modération lui conservera sa valeur. Elle devra agir avant tout sur les esprits, en réglant l'ardent désir du luxe, de l'ambition, du caprice à tout prix. Les artisans de la mode se laisseront guider par le sens de

la modération, spécialement les « modélistes », en dessinant la ligne ou la coupe et en choisissant les ornements d'un habit, persuadés que la sobriété est la meilleure qualité de l'art.

Sans vouloir aucunement ramener à des formes dépassées par le temps — qui, du reste, reviennent plus d'une fois comme nouveauté dans la mode — mais seulement pour confirmer la valeur permanente de la sobriété, Nous voudrions inviter les artistes d'aujourd'hui à contempler, dans les chefs-d'œuvre de l'art classique, certaines figures féminines de valeur esthétique indiscutable, où le vêtement, inspiré de la pudicité chrétienne, est un digne ornement de la personne, avec la beauté de laquelle il se fond comme en un unique triomphe d'admirable dignité.

III. SUGGESTIONS PARTICULIÈRES AUX PROMOTEURS ET AUX MEMBRES DE L'UNION

Et maintenant, quelques suggestions particulières pour vous, chers fils et filles, en tant que promoteurs et membres de l'« Union latine de haute couture ».

Il nous semble que le terme même de « latine », par lequel vous avez tenu à désigner votre association, exprime non seulement une sphère géographique, mais surtout l'orientation idéale de votre action.

En effet, ce terme de « latin », si riche en significations élevées, semble exprimer, entre autres, la vive sensibilité et le respect pour les valeurs de la civilisation et, en même temps, le sens de la « mesure », de l'équilibre et du réalisme, toutes qualités nécessaires aux membres de votre Union.

Nous avons noté avec satisfaction que ces caractères ont inspiré les buts de vos statuts, que vous avez courtoisement soumis à Notre connaissance, et qui sont le résultat d'une vision complète du problème complexe de la mode, mais spécialement de votre ferme conviction de ses responsabilités morales. Votre programme est donc aussi ample que le problème lui-même, concernant tous les secteurs déterminant la mode : le milieu féminin, directement, avec l'intention de le guider dans la formation du goût et dans le choix de l'habillement ; les maisons « créatrices de la mode » et l'industrie textile afin que, dans une

entente mutuelle, elles adaptent leur production aux sains principes professés par l'Union.

Et comme votre Union se compose d'organismes, qui ne sont pas simplement des spectateurs, mais agissent et dirions-Nous presque sont des pionniers dans le domaine de la mode, son programme s'occupe aussi, opportunément, de l'aspect économique, rendu à présent plus ardu par les transformations prévues de la production et de l'unification des marchés européens.

Former un goût sain chez le public.

Une des conditions indispensables pour atteindre les buts de votre Union est la formation d'un goût sain chez le public.

Entreprise ardue, en vérité, et parfois intentionnellement combattue, elle exige de vous beaucoup d'intelligence, beaucoup de tact et beaucoup de patience. Affrontez-la, malgré tout, avec hardiesse, avec l'assurance de trouver de bons alliés tout d'abord dans les excellentes familles chrétiennes, que votre patrie compte encore en grand nombre.

Il est clair que, dans ce but, vous devez vous appliquer principalement à conquérir à votre cause ceux qui, par la presse et d'autres moyens d'information, dirigent l'opinion publique.

Dans la mode, plus que dans toute autre activité, le peuple veut être guidé. Non point

qu'il soit dépourvu d'esprit critique en fait d'esthétique et d'honnêteté, mais parfois trop docile et parfois paresseux pour employer cette faculté, il accueille d'emblée ce qui s'offre à lui, quitte à se rendre compte plus tard de la médiocrité ou de l'inconvenance de certains modèles. Il faut donc que votre action soit opportune.

En outre, parmi ceux qui guident à présent avec le plus d'efficacité le goût du public, une place prépondérante est occupée par les personnes célèbres, spécialement celles du monde du théâtre et du cinéma. Comme leur responsabilité est grave, votre action sera féconde si vous réussissez à en gagner au moins quelques-unes à la bonne cause.

Réagir contre l'esprit dit moderne, indifférent à l'aspect moral de la mode.

Une caractéristique propre à votre Union semble être l'étude sérieuse des problèmes esthétiques et moraux de la mode dans des rencontres périodiques, comme le présent congrès, à tendance de plus en plus internationale, persuadés comme vous l'êtes que la mode de l'avenir aura un caractère unitaire dans chacun des continents.

Appliquez-vous donc à apporter dans ces assemblées la contribution chrétienne de votre intelligence et de votre expérience, avec une sagesse convaincante telle que personne ne puisse soupçonner chez vous ni préjugés partiels ni faiblesse de compromis.

La solide cohérence avec vos principes sera mise à l'épreuve par l'esprit dit moderne, qui ne supporte point de frein, et par l'indifférence même de beaucoup à l'égard du côté moral de la mode.

Les sophismes les plus insidieux, qui sont d'habitude répétés pour justifier l'impudicité, semblent être les mêmes partout. Un de ceux-ci s'appuie sur l'ancien dicton *ab assuetis non fit passio*, afin de présenter comme dépassée la saine rébellion des honnêtes gens contre les modes trop hardies.

Est-il donc nécessaire de démontrer combien l'antique dicton est déplacé dans une telle question. Nous avons déjà fait allusion, en parlant des limites absolues à sauvegarder dans le relativisme de la mode, au manque de fondement d'une autre opinion également fautive, selon laquelle la modestie ne s'accorde

plus avec l'époque contemporaine, désormais affranchie de scrupules inutiles et nuisibles.

Certes, il existe, des degrés différents de moralité publique selon les temps, les caractères et les conditions de civilisation de chaque peuple ; mais cet état de fait n'invalide pas l'obligation de tendre à l'idéal de la perfection, ni n'est un motif suffisant pour renoncer aux hauteurs morales atteintes, qui se manifestent précisément dans la plus grande sensibilité qu'ont les consciences à l'égard du mal et de ses pièges.

Que votre Union s'engage donc avec ardeur dans cette lutte, qui vise à assurer aux mœurs publiques de votre patrie un niveau de moralité toujours plus élevé, digne de ses traditions chrétiennes.

Ce n'est pas par hasard que Nous qualifions de « lutte » votre œuvre visant à moraliser la mode, comme est une lutte aussi toute autre entreprise qui entend restituer à l'esprit la domination sur la matière. Considérée chacune en particulier, elles sont les épisodes distincts et significatifs de l'âpre et perpétuel combat, que doit soutenir ici-bas quiconque est appelé à la liberté par l'Esprit de Dieu ; un combat dont l'apôtre des Gentils décrit avec une exactitude inspirée le front et les troupes opposées : « Les désirs de la chair vont à l'encontre de l'esprit, et ceux de l'esprit à l'encontre de la chair. Ils se font opposition l'un à l'autre, pour vous empêcher de faire ce que vous avez résolu » (Galates 5,17).

Énumérant ensuite les œuvres de la chair, en une sorte de triste inventaire de l'héritage de la faute originelle, il mentionne aussi l'impureté, à laquelle il oppose, comme fruit de l'Esprit, la modestie.

Engagez-vous généreusement et avec confiance, sans jamais vous laisser arrêter par la timidité, qui fit dire aux troupes peu nombreuses mais héroïques du grand Judas Macchabée : « Comment pourrions-nous si peu nombreux combattre contre une multitude aussi grande ? » (1 Macchabée 3,17). Que la réponse de ce grand soldat de Dieu et de la patrie vous encourage : « Vaincre une bataille ne dépend pas du nombre des soldats ; car c'est du ciel que vient la force » (ibid., 19).

C'est avec cette certitude basée sur le ciel que Nous prenons congé de vous, chers fils et

filles ; et Nous élevons Nos prières suppliantes au Tout-Puissant, afin qu'il daigne prodiguer son assistance à votre Union et ses grâces à chacun de vous, à vos familles et, en particulier, aux humbles travailleurs et travailleuses de la mode.

En gage des faveurs célestes, Nous vous donnons de tout cœur Notre paternelle Bénédiction apostolique.